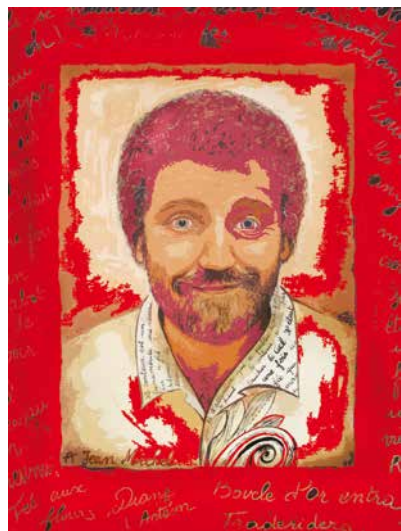


La barbière et le poilu



APRÈS S'ÊTRE LIVRÉ À CET EXERCICE DE STYLE DANS LA CULTISSIME REVUE *DADA*, PUIS POUR LES ÉDITIONS DU SEUIL, JEAN-MICHEL VAUCHOT REVISITE AVEC SA PAROLE CONTEUSE LES ŒUVRES DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE DIJON. À PARTIR DE CETTE TÊTE SCULPTÉE PAR GASTON BROQUET, IL NOUS CONTE L'HISTOIRE D'UN POILU RASÉ À REBrousSE-POIL PAR UNE DAME POILUE QUI MANIE AVEC TENDRESSE LE COUPE-CHOU COMME UN SABRE. SI LA FEMME À BARBE A BIEN EXISTÉ, ICI TOUT EST FICTION, EXCEPTÉ CE QUI EST VRAI : L'HORREUR DE LA GUERRE.

Vu et raconté par Jean-Michel Vauchot, conteur-auteur

Le blaireau savonnait savamment son menton, ses joues, son cou et sa moustache. Le coupe-chou passait une première fois dans le sens du poil puis repassait à contresens. Une application de talc calmait l'irritation. Jusqu'à ses 36 ans, Lucienne se rasait chaque jour selon le même rituel.

En 1901, à la suite d'un pari, elle laissa faire la nature. Quand la guerre fut déclarée en 1914, elle quitta son bistrot, apprit à faire un bandage à un mannequin bien sage et s'enrôla sous l'uniforme de la Croix-Rouge. Charles blessé au combat en première ligne fut enfin évacué vers l'hôpital où la dame blanche passait à la pratique.

Les cris des chloroformés amputés réveillèrent le poilu. Lorsqu'il vit, penché sur sa trombine, ce double, barbu, déguisé en angelet, il se crut mort !

L'apparition salua l'éclaté en le bourrant affectueusement de tapes amicales. L'instant suivant, telle une mère, l'ange blanc lui lavait les fesses sans en faire toute une messe. La plantureuse « Lulu », boutonée

jusqu'au menton, avait eu grand peine à arracher des mains du soldat son casque Adrian. Bosselée et percée, cette tôle représentait son ultime protection.

Faut que ça glisse !

Bien qu'il ait eu en permanence la bouche ouverte, semblable à celle d'un noyé, le poilu n'avait toujours pas prononcé un seul mot. Le livret militaire signalait qu'il savait lire et écrire mais pas nager. Sa fourrure mangeait irrégulièrement sa figure. Le fantassin s'était fait la barbe voilà déjà trois mois, avec un peu de pinard pour ramollir le poil. L'« infirmière de secours » excluait l'idée de lui laisser ce piège à poux plus longtemps. Raser cette barbouze lui prendrait moins de temps que la laver chaque matin. En voyant arriver une tornade blanche de cent kilos, au petit matin, rasoir à la main, Charles éprouva crainte et respect. L'avoir aperçue cette nuit, casquée et bottée, s'adonner aux joies de la dentelle le rassurait à peine sur sa douce

féminité tant elle jurait comme un charretier. Ses jambes poilues en faisaient une amazone des temps modernes.

La barbière bienveillante n'avait pas perdu la main. Elle commença avec peigne et ciseaux à lui désépaissir la pilosité. Elle prépara ensuite le savon, le plaça au centre du blaireau puis savonna la barbe du militaire dans un mouvement circulaire. Trois minutes après, sa main gauche étira la peau sans mousse juste derrière le coupe-chou incliné à trente degrés. Elle se remémora la phrase rituelle : « *Faut que ça glisse !* »

Avec des gestes longs et réguliers, la femme barbue mit à nu l'épiderme de l'homme qui se sentit subitement à poil. Alors son visage apparut, paysage torturé. Sur sa couenne Lucienne déchiffrait sa course folle vers la tranchée ennemie où les barbelés l'avaient coupé, marqué, mordu. Une balle avait déchiré sa joue et un éclat d'obus entamé profondément le cuir chevelu. Elle lui sourit bravement. A la pointe des ciseaux, à rebrousse-poil, par touches légères elle lui tailla une belle moustache.

Tête de poilu, bronze de Gaston Broquet (1880-1947)
© Musée des Beaux-Arts de Dijon / cliché François Jay



Notre jeune homme rêvait d'un ornement romantique pour courtiser les filles. Il eut droit à une bacchante martiale, pur style poilu, naturelle et épaisse, sans entretien particulier.

Dans cette clarté blanche coiffée de lin et égayée d'une croix rouge, Charles voyait une figure angélique, maternelle, compatissante, patiente, dévouée, dure au mal, douce aux malades. Elle disparut pendant quelques jours. Il se languissait. Il aimait sa généreuse et virile amitié, sa

tendresse cajoleuse quand elle l'appelait « *mon petit biset* ». En ce dernier dimanche d'octobre elle resurgit, le rasa

Sous le coupe-chou, son visage apparut tel un paysage torturé.

complètement et rapidement en silence. Il n'était pas utile qu'elle lui demande d'ouvrir grand le bec pour couper les poils situés sur la commissure des lèvres. Sa bouche était

toujours un terrible cri resté bloqué. Il n'eut droit ce matin ni à la serviette chaude posée et tapotée sensuellement sur sa peau ni à la caresse de la précieuse pierre d'alun au pouvoir calmant. Son visage devenu glabre avait croisé un sabre. Elle le coiffa de son casque. Il frottait encore

douloureusement contre sa blessure. La gironde « dame de secours » était patriote et disciplinée. Ce soir elle l'inscrira sur la liste de ceux qui doivent retourner au front. ■